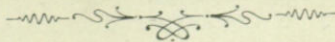



## Vers le Katanga

DE BANANA A PWETO (suite)



DE LUSAMBO A PWETO.

De Lusambo, après dix jours de marche, l'on arrive à Kabinda, chef-lieu du secteur du Lomami. C'est le premier poste important du Katanga que l'on rencontre. La région désolée que l'on parcourt pour y arriver impressionne plutôt désavantageusement le nouvel arrivant, qui se heurte dès le début aux difficultés multiples qui semblent s'acharner à ses pas pour bien lui prouver que la vie en Afrique n'est pas toute couleur de rose.



# Notes sur la Chasse au Congo

## ARMEMENT

---

### A

Je n'ai rien à changer aux opinions que j'émettais en 1896. Un fusil rayé calibre 450 suffit pour le tir des buffles, antilopes, girafes, sangliers, phacochères, lions, léopards, etc, c'est-à dire pour les animaux à cuir mou et généralement peu épais. Il convient de viser ces animaux au défaut de l'épaule.

Placer la balle au cou est aussi à recommander. Sil s'agit du buffle, il ne faut presser la détente que dans une position favorable de l'animal; un buffle doit être jeté par terre du premier coup, sinon, il y a danger sérieux pour le chasseur. C'est ce qui me fait rejeter l'emploi du rifle à deux coups parce qu'une arme double est trop lourde, fatigue le chasseur plus que je ne saurais le dire et dans ma longue carrière de chasseur en Afrique, j'ai constaté que les circonstances de la chasse ne permettent jamais de faire usage du second coup d'une façon judicieuse contre un lion ou un buffle, les deux seuls animaux dangereux à cuir mou, d'autant plus que les gros calibres 8 et 577, pour ne parler que de ceux là, emploient des cartouches chargées de *poudre noire*. La fumée dégagée par le 1<sup>er</sup> coup de feu, empêchera toujours dans un cas grave, le chasseur de tirer le second coup de son arme. Si la bête est blessée, ou, elle ne chargera pas et, dans ce cas,

on a tout le temps de recharger, ou, si l'animal charge, ce sera dans des conditions telles qu'aucun homme si calme, si adroit, soit-il, ne doit songer un seul instant à tirer avec justesse.

En ce qui concerne les munitions, pour les animaux dont il est question ci-dessus, j'estime que la balle expansive, et mieux encore explosive, est seule à recommander.

On rend une balle expansive en y creusant un trou cylindrique de 0.01 de longueur sur 0,004 de largeur. La balle éclate, dans ce cas, par l'air emmagasiné pendant la course. La balle explosive, rejetée par quelques chasseurs sérieux (combien d'autres chasseurs ne font pas la distinction ?) produit des ravages incroyables. J'ai tiré des buffles dont le cœur et les poumons étaient littéralement hâchés par la balle explosive.

Il y a une seule difficulté à vaincre ; c'est le genre d'explosif à employer. Je me suis servi avec succès d'un mélange de chlorate de potasse et de bisulfure d'antimoine (à poids égal) Ce mélange est très vif ; pour mitiger cette vivacité, j'avais complété cette poudre par de la fleur de soufre. Cette addition rend l'explosif plus lent ; la balle n'éclate pas à la surface du derme, mais seulement quand elle a pénétré dans le corps de la bête. De là, les ravages épouvantables constatés. Les os sont déchiquetés. La cartouche employée contenait 9 grammes de poudre dite anglaise, sans beaucoup de fumée. Il faut donc une arme *spécialement fabriquée* pour tirer une charge pareille. Un fusil ordinaire ne résisterait pas à ce tir.

Les tubes contenant l'explosif étaient préalablement *vernissés* à l'intérieur et *étaient tous chargés avant le départ d'Europe*. Avant de partir en chasse, je complétais mes balles en glissant dans le cylindre un tube explosif. Le transport du mélange en boîte et en vrac présenterait de réels dangers d'explosion et, 9 fois sur 10, le mélange s'altérerait irrémédiablement.

Les tubes chargés sont conservés dans des boîtes soudées. Pour le transport, les tubes sont calés dans les boîtes au moyen de paille de riz bien sèche. Les tubes chargés sont bouchés par une légère couche de cire.

A défaut de projectiles explosifs ou expansifs, on peut entailler la balle pleine avec un couteau ; on obtient ainsi la balle dite dum-dum. Si la balle comporte deux métaux de densité différente, la pointe faite du métal le plus doux

s'applatit, forme champignon et produit une blessure plus grave que la balle pleine ordinaire.

## B

Il ne m'est jamais arrivé de tirer sur un éléphant ou sur un rhinocéros (cuir épais et résistant) en le visant au défaut de l'épaule ou au genou. Ce dernier genre répugne au vrai chasseur. Quand au défaut de l'épaule il faut renoncer à l'emploi de la balle expansive ou explosive. Elle éclaterait à la surface du cuir sans faire grand mal à la bête, mais en mettant le chasseur en péril. La balle pleine d'acier de 450, propulsée par 9 grammes de poudre anglaise, peut évidemment tuer un éléphant ou un rhinocéros atteint au défaut de l'épaule, mais le fait se produira très rarement, il faudra presque, dans chaque cas, plusieurs balles pour mettre l'animal hors d'état de nuire.

J'ai tiré 30 éléphants : tous ont été abattus en les visant à la tête, c'est ce qui m'a fait choisir la carabine de cavalerie Mauser, fusil très léger, très maniable et à *répétition*. Il est bien entendu que la *poudre* des cartouches Mauser doit être *irréprochable*, bien conservée et que les cartouches doivent être confectionnées avec le plus grand soin, notamment être *minutieusement serties* et tenues à l'abri de toute humidité.

Il faut avoir chassé par 30° de chaleur et plus, dans un pays difficile, d'herbes enchevêtrées, de buissons d'épines, etc., pour comprendre qu'il faut employer des armes *aussi légères* que possible. Les calibres 4, 8 et 577 ont le poids des carabines de rempart. Il faut des hercules pour porter ces bouches à feu et quand vient le moment de tirer, le chasseur est hors d'haleine, la visée est défectueuse, le tir imprécis et la balle frappe l'animal dangereux au hasard ou, ce qui peut arriver de plus heureux, s'égare dans l'immense brousse.

Évidemment les gros projectiles sont plus meurtriers, mais il est d'autres considérations développées plus haut qui doivent en faire rejeter l'emploi.

L'hippopotame se tirant toujours à l'eau alors que la tête seule de l'animal est visible, il va de soi que le Mauser (ou tout autre petit calibre) seul est indiqué pour cette chasse ; si la balle est placée convenablement c'est-à-dire entre et au-dessus des deux yeux ou derrière l'oreille ou à la tempe,

l'hippopotame est foudroyé. Il est excessivement rare de rencontrer cet animal à terre et alors le tir à la tête est encore indiqué. En 1903, voyageant le long de la rive gauche du Haut-Nil, j'ai vu à terre un hippopotame femelle jouant avec son petit sur une plaine de sable. Le sujet ne prête pas à rire comme on pourrait le croire. La mère était renversée sur le dos, le petit, tout rouge, se roulait sur elle ; tous deux poussaient de légers hennissements attendris. Pendant cinq minutes j'assistai aux ébats, caché à moins de 15 mètres du tableau que j'avais sous les yeux. Les mouvements lourds d'énormes têtes et de grosses pattes n'avaient pour moi rien de disgracieux. Comme mes hommes avaient de la viande boucanée, je laissai l'intéressante maman et son enfantelet regagner les profondeurs du Nil. Peut-être des chasseurs me trouveront-ils naïf ? Quant à moi, j'étais content en rentrant



au campement ; mon boy, qui m'accompagnait, raconta la scène le soir au feu du bivouac. Comme les noirs n'ont jamais assez de viande, ma conduite fut sans doute sévèrement jugée. Mais je n'entendis rien. Tout fut donc pour le mieux.

La chasse à l'hippopotame présente toujours des dangers. Outre que l'animal blessé se retourne parfois sur le chasseur,

il peut culbuter sa légère embarcation et le mettre en danger de noyade. La hâte que mettent les pagayeurs à s'approcher de la bête atteinte dérange aussi l'équilibre du frêle esquif et un rien jette tout le monde à l'eau ; si l'accident se produit près de la rive, on peut s'échapper à la nage ou avec l'aide des pagayeurs (quand ils n'ont pas perdu la tête). Mais dans le grand courant, les bons nageurs mêmes, empêtrés dans leurs effets et chaussés fortement, ont grand-peine à gagner la rive ou une île. Il faut aussi compter avec les crocodiles. Comme je ne sais pas nager, j'ai peu pratiqué la chasse à l'hippopotame si ce n'est à bord de baleinières ou de bateaux.

Voici comment on procède. Dès qu'un troupeau est signalé (rarement l'hippopotame est seul), on met le cap sur le troupeau, on cesse de pagayer ou de ramer, le gouvernail maintient seul l'embarcation dans la bonne direction : on observe le silence le plus absolu. L'embarcation descend le courant lentement à la dérive, les têtes noires massives ne tardent pas à paraître à la surface de l'eau ; si les animaux ont été souvent dérangés, ils disparaissent sous l'eau après avoir respiré. Il faut se hâter de pointer et de tirer. Parfois, quelques vieux mâles hennissent de colère et restent un laps de temps assez grand avant de plonger, le tir est alors mieux ajusté. Si la bête est atteinte, ce sera presque toujours grièvement : alors elle plonge à pic ou elle se débat les jambes en l'air. On distingue parfaitement au son quand la balle a porté et les noirs ne se trompent que très rarement quant à la gravité de la blessure. Il faut alors installer un poste d'observation à 500 mètres en aval de l'endroit où la bête a disparu.

Si la chasse a lieu le matin, la bête remontera à la surface au bout d'une heure ou deux ; si on chasse l'après-dîner, la durée du séjour sera plus considérable (3 et même 4 heures). Il arrive dans les forts courants que l'animal tué est entraîné entre deux eaux avant d'avoir touché le fond, alors le gibier est perdu et les riverains d'aval feront un fameux régal à la santé du chasseur blanc.

Le sous-officier B. a été tué à la chasse à l'hippopotame à Nouvelle-Anvers, la bête ayant fait chavirer l'embarcation.

Le sous-officier R. en traversant le Kassai en pirogue et *sans chasser* a eu la cuisse coupée par un hippopotame qui a chargé l'embarcation sans cause apparente. D'autres accidents se sont encore produits mais je ne cite que les cas que je

connais personnellement. Il y a de mauvais caractères sous toutes les latitudes.

Il y a 10 ou 15 ans, on rencontrait sur le fleuve, vautés sur les bancs de sable ou sur les rochers, des troupeaux nombreux d'hippopotames ; à l'embouchure de certaines rivières la navigation en canots était périlleuse. Les nécessités de l'alimentation et le passage de nombreux vapeurs ont diminué dans de fortes proportions ou dispersé les dits troupeaux.

Le Lieutenant Gorin allant de Léopoldville à Lusambo a tiré 47 hippopotames. Quand je dis *tiré* cela veut dire tué et dépouillé.

On dit souvent que l'hippopotame est un amphibie. C'est une erreur. Il doit venir respirer à la surface de l'eau et s'il disparaît parfois à notre yeux pendant très longtemps après avoir plongé, c'est qu'il est allé au loin et que l'acuité de notre regard n'est pas assez grande pour remarquer ses apparitions prudentes et furtives au niveau de l'eau. L'hippopotame est exclusivement herbivore. Son habitat est toujours voisin d'une plaine d'herbes où il va paître la nuit.

J'ai été plusieurs fois à l'affût ; j'ai entendu de retentissants hennissements tout autour de moi, j'ai cru apercevoir de vagues ombres et j'ai été dévoré de moustiques, notamment une fois avec mon ami le C<sup>t</sup> Christiaens au Stanley-Pool. Mais je n'ai jamais, à l'affût, vu un seul hippopotame. J'ai vu une gravure représentant une chasse aux fauves dans la brousse d'Afrique ; ceux-ci étaient éclairés par un projecteur électrique ou à l'acétylène.

Que l'on me permette une douce hilarité !

Quand l'hippopotame tué flotte à la surface des eaux, il est tôt aperçu par le poste d'observation. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, un noir lui a passé un nœud coulant à l'une des pattes. La bête est ainsi traînée à la rive ou sur un banc de sable. Les couteaux sortent de leur gaine ; l'animal est attaqué de tous les côtés à la fois, avec des couteaux longs de toutes dimensions. Il faut l'intervention de l'Européen pour sauver d'immondes souillures les morceaux destinés à la table des blancs. Tout en dépeçant, des brindilles sont allumées, les bouchers noirs en approchent des morceaux de chair et les mangent crus. Le feu semble être un symbole seulement, dans ces cas là. Si le morceau est souillé de déjections, de boue ou de sang, le bon noir n'y regarde pas de si près.

La viande boucanée se conserve pendant plusieurs mois. La chair de l'hippopotame est bonne : elle garde un aspect fort rouge peu appétissant, provenant de ce que la bête n'a pas saigné. Les rognons, la cervelle, la langue et les pieds pourvus de matière gélatineuse sont très comestibles.

Alexandre Delcommune a tiré en une seule chasse sur le Haut-Lomami, 14 hippopotames. Sur le Nil il arrive encore de rencontrer des troupeaux considérables dans certaines lagunes à la saison sèche.

Depuis plusieurs années, la chasse en général a été réglementée pour tout le Congo. Avant cela du reste, beaucoup de chefs territoriaux soucieux de la conservation du gibier avaient pris des mesures énergiques pour empêcher les hécatombes pour le moins inutiles. Je ne prétends pas que des abus ne se produisent pas encore aujourd'hui, de la part des natifs surtout et de quelques européens peu scrupuleux.

### C

Les indigènes chassent aussi l'hippopotame : 1° en creusant dans les pâturages des trous à fond de cunette recouverts de branchages. Quand une fosse eng'outit un animal tout le village arrive sagayer la pauvre bête rendue inoffensive, le spectacle barbare dure des heures et revêt trop souvent un caractère de brutale cruauté.

2° La chasse au harpon est de beaucoup plus intéressante. Les hippopotames ont un habitat qu'ils n'abandonnent qu'à la dernière extrémité.

Les hommes et adolescents d'un village riverain se réunissent ; une flottille de petites pirogues conduit tout ce monde à l'endroit de la chasse. Les meilleurs lanciers sont armés de harpons autour desquels est enroulée une forte corde de cent mètres de longueur. A différentes distances de cette corde sont fixés des flotteurs en bois léger ; le troupeau est entouré et bientôt un ou plusieurs harpons ont atteint le gibier, la bête plonge, la corde se déroule, les flotteurs indiquent la direction suivie par l'animal ; les lanceurs de harpons maintiennent solidement le bout opposé des cordes et voilà les légers canots entraînés avec leurs équipages par la bête affolée ; toute la flottille suit dans un tapage infernal, la bête reparait, reçoit d'autres harpons, disparaît à nouveau et finit par mourir d'épuisement au bout d'une lutte qui peut

durer des heures. C'est alors du délire. Il arrive que des canots culbutent, que des noirs périssent pendant cette émouvante chasse.

Les morts ont tort, les vivants ne songent qu'à la bombe. Heureux, si le partage se fait sans coups de couteaux ou de lances entre les chasseurs.

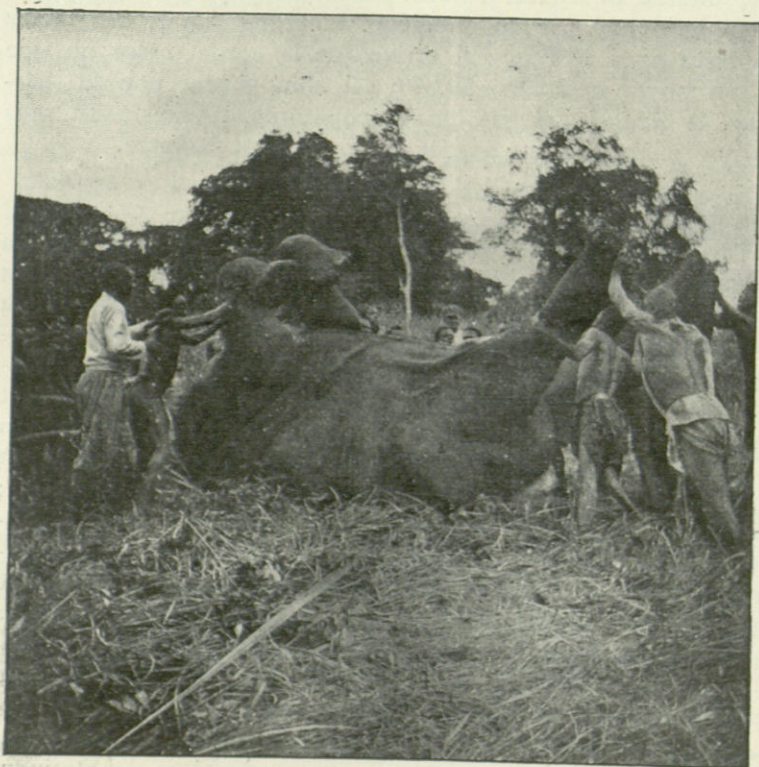
J'ai vu à Kéro, une grande allège remorquée à toute vitesse contre le violent courant (1 m. 43 à la seconde) avec une dizaine de soldats à bord, par un hippopotame préalablement harponné par un indigène. L'animal faisait des bonds énormes hors de l'eau; il arrive que la corde casse ou que le harpon se décroche, la bête est alors perdue pour le chasseur. A Redjaf, j'ai tiré un hippopotame qui avait un gros harpon au milieu du dos et profondément enfoncé.

## D

J'ai dit qu'il fallait tirer l'éléphant et le rhinocéros à la tête, avec un fusil petit calibre (genre Mauser, Lebel ou Lee Metford) dont la cartouche très soignée contient de la poudre sans fumée et est munie d'une balle en métal très-dur, en Maillechort par exemple. A la tête, la surface à atteindre est moins considérable qu'au défaut de l'épaule, c'est certain: mais les armes à petit calibre, bien réglées, ont un tir précis et la grande vitesse initiale du projectile permet à celui-ci d'aller aisément fouiller la cervelle de ces animaux; dès lors, il y a mort immédiate; un éléphant ou un rhinocéros dont le cœur est traversé par une balle peut facilement mettre à mal son adversaire avant que l'hémorragie ne l'ait tué. Le tout est de faire comprendre aux chasseurs qu'il faut *s'approcher aussi près que possible* de l'animal; d'avoir bien dans l'œil la structure de la tête du gibier, de conserver assez de sang-froid pour ajuster avec calme.

J'estime que 50 mètres est une distance trop grande pour tirer; on ne distingue pas suffisamment la place à atteindre (entre les deux yeux et à 0,10 cent. au-dessus de ceux-ci, ou derrière l'oreille, ou à la tempe). Malheureusement beaucoup de chasseurs dits d'éléphants tirent à toute portée, n'importe où, et n'importe comment. Il semble qu'ils soient préoccupés en premier lieu de faire peur aux animaux. C'est souvent le résultat qu'ils obtiennent; parfois, ils se font écraser, *par erreur*, par une bête qui fuit éperdument.

C'est pour cela qu'il faut chasser seul l'éléphant ou le rhinocéros. D'abord on rencontre rarement deux chasseurs également maîtres de leur cerveau, de leurs nerfs et de leur cœur. Tout ce qui peut être toléré c'est d'avoir avec soi un petit boy, porteur d'un second fusil et d'une réserve de cartouches. Je me défie des chasseurs accompagnés par cinq ou six porteurs de fusils, généralement tous bons tireurs. Ces chasseurs-là, voyez-vous, s'abritent à l'ombre d'un arbre,



près d'un ruisseau, autant que possible, lisent un journal ou un roman nouveau pendant que les 5 ou 6 soi-disant porteurs de fusils variés et parfois munis de projecteurs électriques, vont faire le tableau de leur maître. Cela me remet en mémoire que le capitaine Gœbel, en route avec deux pelotons de soldats, rejoignit le camp de Redjaf avec les dépouilles de 12 ou 14 éléphants.

J'entendais répéter à tout instant : le capitaine Gœbel a tiré 14 éléphants en une seule chasse ; les conteurs étaient de bonne foi à leur manière. J'étais plutôt vexé, moi, et j'appris enfin de la bouche du capitaine, que ses cent soldats avaient abattu les éléphants. Quant à lui, il n'avait pas brûlé une cartouche.

L'éléphant et le rhinocéros ont tous deux une mauvaise vue mais ils ont l'ouïe et l'odorat excessivement développés. De là la nécessité absolue de bien prendre le vent pour s'en approcher. Cette règle est du reste générale pour toutes les chasses et je n'ai en somme dit qu'une banalité, vraie pour la chasse aux lièvres, etc., en Belgique et partout. On s'approche en profitant des accidents de terrain, en évitant de faire le moindre bruit (on apprend à marcher sans bruit dans la brousse) ; s'arrêter souvent pour éviter de s'essouffler ; ne pas tirer, si on ne voit pas exactement l'endroit à atteindre. Si les éléphants et les rhinocéros n'ont pas été souvent dérangés, vous arriverez à 20 pas d'eux sans difficultés. Alors, si vous êtes maître de vous, la bête vous appartient. Sinon, retirez-vous et passez au large quand vous apercevrez à l'avenir ces masses grises en train d'aplatir tout ce qui est sur leur chemin. Ne suivez jamais ces animaux (pas plus que le buffle, le lion et le léopard) dans les *hautes herbes* ou dans les bois *inextricables*, ce serait une sottise téméraire, une imbécile bravade.

C'est le matin et une heure avant le coucher du soleil que les animaux vont boire et se rendent à la pâture.

L'éléphant blessé est dangereux ; il est rarement seul ; l'emploi de la poudre sans fumée lui cache (ainsi qu'à tout autre gibier) la position exacte du chasseur. Après avoir tiré, il convient de faire quelques pas à gauche ou à droite et en rentrant toujours sous le vent. Se garder soigneusement d'approcher la bête dès qu'elle s'abat ; s'il lui restait un regain de vie, vous seriez en péril. Recharger de suite son fusil. Le lieutenant anglais Deane et le missionnaire Ingham ont payé de leur vie l'imprudencé qu'ils avaient commise en s'approchant de suite d'éléphants qu'ils venaient d'abattre.

Le rhinocéros est stupidement méchant ; il charge alors qu'il est blessé ou non ; un simple petit arbre renversé l'oblige à contourner l'obstacle, car jamais il ne franchit ;

le chasseur peut alors gagner du temps. Le rhinocéros est souvent seul. Il gagne des accès de rage folle sans motifs apparents. C'est ainsi qu'il revient sur ses pas pour disperser ses laisses avec sa corne. Il est beaucoup plus lent d'allure que l'éléphant, donc moins dangereux. Le 5 juin 1902, à quelques kilomètres de Redjaf j'ai fait un doublé de rhinocéros (la mère et le petit).

Le cuir des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames sert aux indigènes à confectionner des boucliers, des sandales et des jouets. La viande des jeunes animaux est comestible pour les européens. Pour préparer la trompe d'un éléphant, on pratique un trou dans l'argile de la longueur et du diamètre de la trompe; on chauffe à blanc ce four nouveau style, on y glisse la trompe, on bouche le trou, 12 heures après vous pouvez vous faire servir un très mauvais bouilli rempli de nerfs.

Le rhinocéros aime les pays rocailleux, rocheux où poussent les épines.

L'éléphant aime la forêt peu éloignée des plaines d'herbes, des rivières et des marais et il affectionne particulièrement des sols salins.

Un éléphant parcourt très communément 50 kilomètres par jour pour se rendre à la pâture ou à l'eau.

*Au dire des natifs* les éléphants portent 18 mois, les rhinocéros et les hippopotames 11 mois.

Les indigènes chassent l'éléphant et le rhinocéros au moyen de trous-pièges, décrits plus haut; souvent le fond de cunette est garni de solides pieux équarris et brûlés au feu. Les éléphants savent très bien retirer un des leurs du trou creusé par les natifs.

Le Sultan Bangasso grimpait sur un arbre; ses sujets poussaient les animaux de ce côté et le Sultan leur lançait, du haut de son perchoir, une énorme lance entre les deux épaules. Quelques tribus guerrières telles que les Sakkara et les Azandé attaquent en troupe et franchement les éléphants à la lance.

D'autrefois, les natifs, au moment de brûler les herbes, laissent ça et là dans la plaine, des îlots d'herbes de dimensions plus ou moins considérables; les alentours ayant été incendiés, tous les animaux se retirent dans ces îlots. Quand les herbes sont bien sèches, les indigènes armés de lances.

de flèches et de fusils entourent complètement les enceintes ainsi déterminées. Le feu est mis sur tout le pourtour, une fumée intense règne et les flammes poussées en tous sens tuent la plupart des bêtes réfugiées dans l'enceinte. Les chasseurs nègres n'ont en général qu'à achever les plus gros animaux non brûlés ou asphyxiés. Cette chasse est cruelle et dépourvue de toute idée sportive.

Un autre procédé de chasse chez les indigènes consiste à suspendre au-dessus des sentiers d'animaux, un énorme bloc de bois armé d'une forte lance. Une liane, pendant jusqu'à terre est fixée à ce bloc, lequel s'abat sur la bête dès qu'elle touche la liane. Ces pièges sont surtout dangereux pour les voyageurs non initiés.

J'ai tiré 21 rhinocéros et, à part les émotions du début, je n'ai rien de spécial à signaler. Un jour, j'avais voulu capturer, dans le Dar Rounga, un jeune mâle dont j'avais tiré la mère. Il a blessé fortement deux indigènes. J'ai dû renoncer à m'en emparer quoique l'opération m'eût paru toute simple étant donnée sa petite taille. Bref, il nous a échappé ayant été atteint par 3 balles Mauser, dans l'arrière-train.

Sur le Haut-Nil, on rencontre les deux espèces de rhinocéros : l'unicorne et le bicolore. Dans l'Uélé, le Darbanda, le Dar-Rounga et le Dar-Fertit, je n'ai rencontré que le rhinocéros à deux cornes. La plus grande corne mesurée avait 0.85 de hauteur ; elle appartenait à un mâle. La taille moyenne du rhinocéros est de 1.60 au garot. J'ai constaté que les femelles étaient souvent plus grandes que les mâles.

L'éléphant est sans contredit le Roi des animaux. Sa masse est considérable, sa démarche, sans être imposante, a quelque chose d'impressionnant. Au trot, l'allure est dégagée et légère. A la charge, l'éléphant paraît majestueusement fort et inspire un respect non mitigé. Sa force est prodigieuse et sa fidélité aux siens est émouvante.

Voici dans quelles circonstances j'ai tiré mon premier éléphant. Je faisais en 1880, partie de la mission Van Gèle, dite de l'Ubangi-Bomu. Mon chef me laissa le 23 juin de cette année à Zongo, immédiatement en aval du premier rapide, avec ordre de fonder un poste de base d'opérations et de ravitaillement. C'était le point extrême de navigation pour les vapeurs venant du Pool.

Les indigènes de la région étaient assez éloignés de l'endroit où je m'étais forcément installé et ils étaient particulièrement et féroce ment cannibales. J'éprouvais au début de grandes difficultés pour nourrir la garnison de Zongo. J'eus recours à la chasse et les antilopes et les buffles très nombreux dans la région me permirent d'exécuter les ordres de mon chef. Pour tout dire, il m'arrivait parfois d'être heureux de ma mauvaise situation au point de vue des vivres. J'avais à mes yeux une raison d'*Etat* pour chasser et j'étais parvenu à me convaincre que je chassais par devoir et que le plaisir intime n'y était pour rien. Comme il est bon de se tromper sur cette terre !

Je crus un matin d'août, que les vivres allaient affluer au poste. Le chef Balla m'apporta des bananes, du maïs, me promit des convois de vivres toutes les semaines. Je lui achetai séance tenante deux pirogues (mon unique embarcation avait été écrasée par le vapeur Stanley, sans doute pour me démontrer que je ne connaissais rien à la marine). Je payai l'acquisition. J'échangeai le sang avec le chef Balla, lui fis des cadeaux divers et il fut convenu que j'enverrais le lendemain matin chercher mes deux pirogues. Le Nyampara Alimaci (diamant) partit avec 4 soldats. Ils devaient rentrer le surlendemain ; le 3<sup>e</sup> jour nous vîmes passer au fil de l'eau 2 troncs humains. Ce n'était pas rare à cette époque. Je partis à la recherche de mes soldats. Le chef Balla en avait tué et mangé quatre. Le 5<sup>e</sup> s'était échappé. Je le rencontrai dans la forêt. Il me raconta le détail du meurtre de mes hommes. Nous trouvâmes le village désert ; la nuit, pour nous engager à veiller sans doute, mon excellent frère de sang me fit crier qu'il mangerait lui-même ma viande jusqu'aux os. (Le gourmand !) Au commencement de septembre, je surpris le village du chef Balla et lui infligeai la juste punition de son forfait. J'étais campé au village depuis 3 jours pour faire la paix quand le chef se décida à venir traiter. Je vous fais grâce de toutes les démarches en tous sens, pour amener ce résultat. Le fourbe Balla lècha la semelle de mes bottes. Je lui reprochai cette manifestation indigne, il n'en continua pas moins. Bref, on fit la paix. Le village paya une amende légère. J'entraî en possession de mes deux pirogues. On nous remit les effets et les armes des

soldats assassinés pendant leur sommeil : ils n'avaient pas brûlé une cartouche.

Nous allions repartir pour rejoindre Zongo, quand un boy vint parler à l'oreille du chef, lequel me dit « Vos fusils sont très forts contre les hommes, il y a un éléphant qui ravage ma plantation de bananes, allez le tuer ». Il fallait marcher sous peine de perdre tout le bénéfice de notre prestige. Mes soldats me disaient que c'était un nouveau guet-apens. Nous partimes, le chef m'accompagnait non armé ainsi que 3 de mes hommes. Nous avions à peine parcouru 400 mètres que j'entendis distinctement l'éléphant cueillant les régimes de bananes en brisant les troncs. Je me trouvai, tout-à-coup, devant l'énorme bête, à moins de dix pas de distance. Le chef se recula prudemment.

J'ordonnai à tous mes nerfs d'être calmes et je visai l'éléphant entre et un peu au-dessus des deux yeux ; il avait interrompu son repas et ses immenses oreilles balançaient comme d'énormes éventails. Je tirai ; l'animal s'affaissa, raide-mort. Je défendis à mes soldats de crier. Le chef apeuré fut ramené devant l'éléphant. Je convins avec lui que j'emporterais la tête et les quatre jambons plus la queue, la carcasse était pour le village ainsi que toute la dépouille. Les pointes pesaient 5 kilos chacune. Le chef en réclamait une suivant la coutume indigène. Je dus céder pour éviter une nouvelle guerre. Dieu sait cependant combien je tenais à ce premier trophée.

Balla resta un an encore suspect et d'une malveillance toute diplomatique. Je m'attachai son jeune fils comme boy, il servit de trait d'union entre les européens et les indigènes.

Notre situation en vivres s'améliorait très lentement, il fallait toujours chasser pour parfaire la ration insuffisante.

Le 11 avril 1890, au matin, jour de St-Léon, je pris, avec Gonot (le fils du chef Balla) et le bangala Malonga, armé d'un albin et 20 cartouches, les traces d'une Antilope « Kob » que j'avais blessée la veille au soir. Nous suivions depuis 1 km. la piste au sang quand le petit Gonot portant mon Winchester m'arrêta par la manche et me montra, à moins de 30 mètres, un grand éléphant ; nous étions au pied d'une termitière. Je me hissai au sommet d'où je découvris 5 éléphants dont un petit. Il me fallait de la viande pour mes soldats. Je pris le fusil du Bangala et ses cartouches. J'abat-

tis le jeune éléphant d'une balle. Les 4 éléphants se groupèrent autour du petit. J'en ajustai un et il s'écroura comme une masse. Les survivants barraient d'une façon effrayante. Un 3<sup>e</sup> tomba sur mon 3<sup>e</sup> coup de fusil, les deux derniers essayaient de relever l'éléphanteau, une 4<sup>e</sup> balle fit tomber le gros mâle à genou. Je l'achevai en deux coups de feu. Restait la vieille femelle. Hélas! dans mon orgueilleux triomphe, j'avais perdu tout mon sang-froid. Je tirai comme un fou, sans viser et à découvert. Bref, les soldats du poste ayant entendu cette fusillade insolite nous rejoignirent bientôt. Je dus emprunter deux balles pour achever le dernier éléphant (il avait reçu onze projectiles).

Les animaux étaient tombés les uns à côté des autres. Mes Zanzibarites manifestèrent leur joie en tirant des coups de fusil en l'air; une balle frôla l'oreille du chasseur. 48 heures furent employées au dépeçage. Tout ce que le poste contenait de haches, scies, machettes, couteaux, etc, fut employé. De cette époque date l'abondance au poste du Zongo. Les natifs nous firent des platitudes pour parvenir à échanger de la viande contre des vivres indigènes. Mes soldats se vengeaient d'un an d'interdit en vendant des morceaux de peau contre de magnifiques bananes et de superbes carottes de maïs et de manioc.

Ma réputation fut consacrée définitivement dans le pays et on vint me dévisager de loin. Pour mon compte, j'avais oublié mes misères, mes ennuis et bien des incidents malheureux.

Le boy Doby, petit esclave recueilli au poste, se bourra de viande à tel point que son ventre difforme menaçait d'éclater. Je le soulageai, le pauvre, en lui administrant une forte dose d'émétique.

Comme j'étais seul européen dans la région, j'ignore si ma morgue fut supportable.

De passage au poste de Bomokandi (Uélé), j'entendis un dimanche matin un feu d'enfer dans une île voisine. C'étaient des natifs qui poursuivaient deux éléphants. Je fis arrêter la poursuite et me rendis sur les lieux du combat. Pour faire cesser le tapage infernal, je fis rembarquer les natifs et les fit déposer sur la rive de l'Uélé. Avec un adulte et un boy, je m'approchai de l'éléphant que je voyais sous un arbre, il était visible pour moi qu'il était blessé; avant d'être

arrivés à bonne portée, la bête nous chargea ; nous nous reculions aussi vite que nous pouvions ; dès que nous avions le dos tourné, la bête s'arrêtait et retournait immédiatement près de l'arbre qu'il venait de quitter, cinq fois eut lieu le même manège. En voici la cause : l'éléphant que je croyais blessé était indemne, mais son compagnon couché près de l'arbre avait la rotule du genou cassée par une des nombreuses balles tirées par les indigènes. Le valide (la femelle) défendait le blessé (le mâle) avec plus de courage et de fidélité que certains hommes.

Pour en finir avec ce triste spectacle, très édifiant pour certains humains, j'ordonnais aux deux natifs de s'approcher de l'éléphant, ils furent mollement chargés par la vigilante sentinelle. J'étais allé m'embusquer à 20 pas et de l'autre côté de l'arbre où gisait le blessé. La pauvre bête était venue se coller contre son compagnon, lorsqu'elle fut tirée par moi, sans souffrance ; une seconde balle mit fin aux tourments du pauvre blessé. Je revins au poste peu fier de mon exploit et je m'étais juré de ne plus tirer d'éléphants. Je me suis tenu presque parole, car, à part un gros mâle tiré à la Kaya (affluent du Nil) et une femelle nous barrant la route près de Faratje, je ne brûlai plus de cartouches sur cet animal si intéressant. Quand j'eus liquidé la situation avec le gros mâle de la Kaya nous étions tellement près l'un de l'autre que j'ai été couvert de terre lors de sa chute.

Les plus grosses pointes d'éléphants tirés par moi pesaient respectivement 62 et 65 kilogs. Il est à remarquer que les pointes d'un même éléphant ne sont jamais égales en longueur ni de poids identique.

Le plus fort éléphant que j'ai tiré mesurait au garrot 3 m. 58 ; couché, la hauteur atteignait 1 m. 65 ; j'ai vu des pointes de 2 m. 04 de hauteur.

Les femelles ont les pointes presque droites et peu lourdes.

Il doit exister plusieurs espèces d'éléphants d'Afrique. J'ai rencontré plusieurs mâles adultes sans pointes. Les femelles dépourvues d'ivoire sont encore plus nombreuses.

L'éléphant affectionne le fruit du palmier Borrassus, les bananes et le maïs ; il arrache certains arbres pour en manger les racines.

Le petit éléphant a un aspect drôlatique. Sa peau est de beaucoup trop grande pour son corps. Il paraît se trouver

dans les vêtements de son père. J'ai eu plusieurs jeunes éléphants en captivité. Après une forte pluie, j'en ai trouvé 3 morts dans l'écurie, la trompe remplie de fourmis noires et rouges. Je suppose qu'outre l'inflammation, l'acide formique aura empoisonné les éléphanteaux.

Actuellement à l'Uélé, on capture les jeunes éléphants pour les dresser au portage.

Je ne crois pas aux cimetières d'éléphants.

C'est de la légende.

Certaines régions du Congo renferment beaucoup d'éléphants. On en a vu des troupeaux de plusieurs centaines. Voir un troupeau d'éléphants au bain est un des plus beaux spectacles que puisse offrir la nature ; la trompe fait l'office d'une pompe aspirante et foulante, les animaux jouent dans l'eau et font retentir les échos de vibrantes sonneries de cavalerie.

La trace des éléphants se distingue facilement par sa dimension ; de plus l'empreinte du pied de devant de la femelle est ronde, celle du mâle est presque ovale. Les pieds de derrière des deux sexes sont de forme ovale. Le poids de l'éléphant varie de 1,500 à 2,000 kilogs. Le mâle est plus lourd que la femelle.

## E

Le Buffle est à mon sens l'animal le plus dangereux à chasser de toute l'Afrique. Il en existe à ma connaissance deux espèces, le petit buffle roux du bas Congo, à cornes effilées — il est de beaucoup le plus méchant — et le buffle brun de l'Uélé et de l'Enclave de Lado. Celui-ci est beaucoup plus fort mais moins irascible.

La plus belle chasse au buffle que j'ai faite a eu lieu à l'Ouest du poste de Mokang hay, dans une immense plaine, le 29 septembre 1890, un dimanche. Je venais d'enterrer mon adjoint mort d'hématurie, le 1<sup>r</sup> Danois Ost. J'avais besoin de distractions, cette cérémonie m'ayant ému plus qu'il ne convenait. Je partis donc et allai camper sur un rocher au pied duquel coulait l'unique source du pays. Toute la nuit nous fûmes éveillés par les beuglements des buffles, des galopades insensées, le sol résonnait comme s'il avait été foulé par des masses de cavalerie. Peut-être le grand silence des nuits

d'Afrique et mon état d'âme spécial du moment me faisaient-ils entendre tout en grand ?

Le matin à l'aube, je découvris à 60 mètres de distance et groupés autour de la source 100 à 150 buffles. Une demi-heure après, il y en avait onze au tableau, tous adultes. Le vieux chef Madjunga et ses deux fils qui m'accompagnaient tuèrent 3 veaux à coups de lance ; ils ne voulaient pas se séparer de leur mère morte. Il est certain que ces animaux n'avaient jamais entendu un coup de feu. Tout le troupeau finit par disparaître dans un galop endiablé, la queue et le mufle haut. Un tourbillon de poussière nous cacha bientôt le théâtre ; quelques jeunes buffles capturés se laissèrent mourir de faim.

Le récit qui va suivre montre une fois de plus qu'il faut chasser seul.

Je rencontrai à la Lufu en 1891, un mécanicien nommé G. Il vérifiait les chaînes d'un pont suspendu. Je campais à la rivière, il me raconta ses chasses aux buffles, ses succès.

Bref, à 4 1/2 h. nous entrions à deux dans une gorge avec mes chiens. Les herbes étant trop hautes, nous avions gagné la crête de la colline. Les chiens mirent sur pied trois buffles (le taureau, la vache et le veau). Vivement poussés ils furent vite sur nous. Le Martiny-Henri de G. dansait dans ses mains d'une façon peu rassurante. Je lui criai de ne pas tirer ; nous avions les bêtes de face. Il lâcha un coup de fusil par mégarde. Je tirai la vache au moment où elle me passait en flanc à 15 pas. Le taureau se précipita sur G. lequel couché sur le ventre entre deux grosses pierres me hurlait de venir à son secours. Le buffle s'efforçait d'atteindre le malheureux chasseur de ses petites cornes-aiguilles.

G. était protégé par les pierres. Je m'étais approché sans péril et je débarrassai mon compagnon de la bête dont une patte lui labourait le dos. Le veau échappa. G. rentré au campement eut une violente fièvre avec délire. J'ai dû passer la nuit à son chevet. Encore une fois, chassez seul ! G. au tir à la cible était d'une force extraordinaire. Je lui ai vu enlever à 50 mètres un bouchon placé sur le goulot d'une bouteille sans casser celle-ci. Mais devant un buffle il avait le trac.

A la Crevasse (route de Loka à Redjaf), j'ai tiré un vieux taureau énorme ; il était presque complètement épilé. Ses

cornes avaient sur le front 0.33 de largeur. L'écartement entre les pointes des cornes était de 0.82.

Beaucoup de chasseurs inexpérimentés ont été tués par les buffles; ils n'avaient ni l'arme, ni les munitions requises et tiraient au petit-bonheur. Mon express 450, avec la charge et la balle décrites plus haut, est sans rival, tout en étant relativement léger et très maniable.

## F

Les Antilopes. — Il y en a de nombreuses variétés : la Rouanne, la Bubale, l'Élan, le Kob, la Blurbuck, la Nzouala dont la fameuse Okapi, etc., etc., etc.

La rouanne (nom indigène Yaqui) n'a été rencontrée par moi, qu'une seule fois entre Maklauda et Mobilé ( $8^{\circ} 1/2$  latitude Nord et  $23^{\circ}$  longitude Est Green). C'est à mon avis la plus belle antilope de la création. La tête est un masque noir et blanc du plus bel effet; de la taille d'un fort cheval (1<sup>m</sup>60), la robe est gris de fer, la crinière est très courte et très fournie, le bas des jambes est brun à partir du genou, le ventre blanc, les cornes sont celles du Kob (nom indigène Borongo). Sur onze individus rencontrés j'en ai tiré cinq. De même que la Bubale (nom indigène Longolo), l'antilope dite rouanne n'a que deux mamelles au lieu de quatre. C'est très caractéristique. Les deux sexes sont armés de cornes annelées. Il y a plusieurs variétés de Bubales (Songolos), la robe et la dimension des cornes recourbées les différencient seules. On trouve l'antilope Bubale café au lait, alezané, rousse et brune; elles ont le garrot proéminent; leur course très rapide est peu gracieuse; mâles et femelles ont également des cornes. Les Bubales peuplent toutes les savanes africaines.

Je n'ai rencontré l'élan qu'une seule fois entre Loka et Koop-Kadji (Enclave de Lado). Leur habitat dans cette région est très limité et très connu. L'élan est très farouche et se laisse approcher difficilement. Il est de la taille du gros bétail. Les cornes sont très spéciales, les deux sexes en sont armés. J'ai tiré un individu dont les cornes mesuraient 0.81 de hauteur et 0.30 centimètres de circonférence à la base. La robe de l'élan est rayée de lignes blanches.

Le Kob (nom indigène Borongo) est aussi répandu que la Bubale (Songolo). De la taille de nos cerfs, il porte des cornes annelées très grandes; sa course est très rapide; il se ren-

contre en bandes et souvent mêlé aux bubales, robe fauve : c'est la seule antilope à poils longs que je connaisse. La femelle n'a pas de cornes et ressemble assez bien à un bournicot. La viande sent fort la venaison.

La Blurbuck est un amour d'antilope ou gazelle, très petite. Poils souris, les joues formant salière : se rencontre en forêts peu éloignées de pâturages.

La Nzouala (nom indigène Takka) est rousse, de la taille d'un petit cerf; cornes annelées (la femelle n'en est pas armée), mais recourbées au dernier tiers de leur longueur; à part la nuance rousse, la femelle de la Takka ressemble à s'y méprendre à nos biches. La Nzouala est très répandue dans toute l'Afrique.

En 1889, les membres de l'expédition Van Gèle remarquèrent que les indigènes portaient des baudriers faits en peau de zèbre. De là, à conclure que le zèbre existait dans la contrée, il n'y avait pas loin. Nous faisons erreur. Les baudriers provenaient de la peau de l'antilope Okapi, si chère à M. Johnson et à l'État du Congo. En janvier 1900, je tirai ma première Okapi entre Banzyville et Mokanghay. J'ignorais l'importance scientifique attachée à cet animal. Mon carnet de chasse renseigne que j'abattis 8 okapis en 1890 et 1891. En 1899 entre Bioma et Buka (Uélé) je tirai une nouvelle okapi, étant toujours ignorant de sa grande valeur scientifique. En 1903, je constate que tous les soldats de la garnison du poste de Buta ont des lanières en peau d'okapi comme bretelles de cartouchières. Que le monde savant se tranquillise donc, l'espèce n'est pas près de disparaître. L'okapi est des plus farouche. Elle se tient en forêts et dans les endroits montagneux.

Une grande variété d'autres antilopes et de gazelles dont j'ignore les noms existent encore; elles sont de taille plus petite et de robes de différentes nuances, notamment il y a l'antilope grise dite cochon (à cause de son allure générale), l'antilope-daim, la dondon, l'antilope aboyeuse, etc., etc. Les diverses variétés se tirent à plomb ou à ballettes.

Pour les grandes antilopes dont il est question plus haut, l'express 450 et la Winchester sont tout indiquées. L'emploi de balles expansives ou mieux explosives est hautement recommandé.

J'ai vu une antilope bubale sur laquelle j'avais tiré de face et au repos me charger très sérieusement; elle vint expirer à quelques mètres de moi. Peut-être cette course n'était-elle qu'un *effet* de la balle ayant porté au poitrail.

Toutes les antilopes sont comestibles, en Afrique surtout. Dans la cervelle des Kobs (Borong), j'ai rencontré de grosses larves blanches.

La petite antilope découverte en 1902, par le major *Weyns* au Katanga, existe dans l'Ubangi; en 1889, j'en ai tiré un exemplaire à Zongo.

### G

Le lion semble exister dans tout le Congo. J'en ai vu au Nord du 4<sup>e</sup> parallèle dans tout l'Uélé et à l'Enclave de Lado. Savoir regarder de très près en face un lion ou un éléphant est la première condition requise du chasseur. Elle est indispensable. Ici, encore, la carabine 450 avec balle explosive est indiquée; on doit viser au défaut de l'épaule. Je crois très sincèrement que le lion blessé ou talonné par la faim est dangereux; sa force est prodigieuse. Beaucoup de soldats dans l'Enclave de Lado ont été dévorés par les lions. C'est contre les fauves qu'il faut se défendre dans cette région. J'ai tiré un lion mâle en 1894 dans le Dar-Banda, mesurant 3<sup>m</sup>08 du bout du nez au bout de la queue, et le 10 juin 1902, une lionne mesurant 2<sup>m</sup>75.

La hauteur au garot du premier était 1<sup>m</sup>02 et de la seconde 0,85. Le mâle a une crinière peu longue dont la nuance varie du fauve au noir.

Le 10 juin 1902, vers 9 heures et demie du matin, en venant de Loka vers le Yic, je tirai sur une antilope, à 2 km. du gîte d'étapes du Libogo; j'étais seul en avant de la caravane, avec un indigène et un boy. La bête, après avoir culbuté, se ramassa pour entrer dans la brousse, haute de un mètre environ. Je confiai mon cheval au boy et accompagné d'un indigène et d'un chien, nous suivîmes l'antilope blessée à la piste; le chien nous avait devancés il revint bientôt après, mais je ne pus faire reprendre la piste au chien, de race Dinka, cadeau d'un évêque italien ou autrichien.

Nous avions à peine parcouru 500 mètres que nous perçûmes un bruit spécial que l'indigène me dit être produit par un léopard. Je l'envoyai chercher mon express et nous

reprîmes la piste, le bruit devenait distinct et plus rauque ; grimpés sur une termitière, nous avons été témoins du beau spectacle qui va suivre. Une famille de lions (père, mère, fils et fille) dévorait mon antilope à 15 pas de nous, en témoignant une grande satisfaction.

La peur fit que l'indigène *s'oublia* scandaleusement et rendit l'air irrespirable en cet endroit. Je changeai de place. J'étendis la lionne raide morte d'une balle au défaut de l'épaule (cœur pulvérisé), sa fille se réfugia contre sa mère, je la tirai aussi d'une balle à la tête, tandis que le père, poussant son fils devant lui, disparut dans la brousse. Je ne pus les rejoindre. Les deux lionnes furent enterrées au poste de Liboko. Les squelettes ont depuis été envoyés à Tervueren.

Le soir au clair de lune il y eut des chants interminables. Tout le monde, porteurs et soldats, dansaient sur le tertre recouvrant les deux fauves. Le *brave* indigène qui m'avait accompagné se faisait remarquer par son ardeur. La mélopée racontait : « Que nous (les danseurs) sommes des braves, nous avons tiré deux lions formidables (deux *Tambwé*, nom indigène) ; ces brigands ont mangé autant d'indigènes. Maintenant, grâce à leur courage, ils étaient morts et enterrés. Quant à ma pauvre carabine express et à votre serviteur, ils avaient vaguement et de loin sans doute assisté à l'évènement.

» Ainsi, s'écrit l'histoire parfois (trop souvent, hélas !) « *Sic transit gloria mundi* ». Je crois que si le lion n'avait pas eu son fils à sauver et s'il n'avait pas été repu, la petite fête ne se fut pas passée si bénévolement.

J'ai vu des lions fuir, mais je n'en ai pas vu charger.

## H

Le léopard est un voleur, disent les Arabes, et ils ont raison ; traître, cruel et voleur, il a toujours soif de sang.

A Nouvelle-Anvers, un léopard (Kopi) m'a égorgé 25 brebis en une nuit ; le produit d'une année de pénible élevage.

Je serais très curieux de voir un savant différencier par des détails visibles la panthère du léopard.

Dans un poulailler à Zongo, j'ai tiré un léopard femelle avec une cartouche de plomb n° 4.

Les 28 ballettes sont les meilleures munitions à employer contre les léopards.

Pas plus que le lion il ne faut suivre un léopard dans la forte brousse. Le capitaine Lespagnard a été saisi par la fesse à Dongo et transporté par un kopi à plusieurs mètres ; le capitaine avait suivi l'animal blessé dans la brousse. Le léopard existe dans tout le Congo.

L'hyène est aussi très commune, ses mœurs terribles sont trop connues pour en parler. A Redjaf elles étaient particulièrement nombreuses (les deux espèces, la mouchetée rousse et la rayée noir et blanc). Les cimetières devraient être spécialement défendus au moyen de grosses pierres et d'épines contre ces odieux maraudeurs. On les prend très bien au piège, le léopard aussi du reste.

J'ai rencontré la cinhyène dans le Bar-Banda et l'Enclave de Lado. Ces loups chassent en bandes, ils enferment le gibier dans un cercle qu'ils rétrécissent de plus en plus ; l'antilope rompant le cercle est saisie à la gorge par un de ces chiens. La meute suit et le résultat final n'est pas douteux. Les cinhyènes forcent très facilement le gibier à la course. Ils ont la queue du renard, leur pelage est roux-blanc-noir ; l'oreille est droite ; ils sont très intelligents et d'une férocité inouïe. Quand l'un d'eux est blessé, il est immédiatement dévoré par le restant de la bande. Les loups habitent dans des cavernes dans les régions rocheuses et désertes ; les terriers sont excessivement propres. Les indigènes m'ont dit, qu'après la curée et avant de rentrer au terrier, la cinhyène allait s'essuyer très soigneusement de crainte que l'odeur du sang ne la fit mettre en lambeaux par ses camarades.

Les hommes isolés ou non armés grimpent aux arbres pour se soustraire aux coups de dents du loup d'Afrique (MBoi ya muintou, nom zwahili).

A Dabago, une hyène a scalpé un bouvier du lieutenant Stroobant dormant la nuit dans son chimbeck.

A Zongo, en 1880, j'ai tiré un blaireau et j'en ai vu plusieurs autres.

## I

Dans l'Enclave de Lado, on rencontre la girafe et l'autruche. Les plumes de cette dernière sont presque toujours déchirées par les épines. La girafe est assez commune près du Mont Lado. Je me suis trouvé en cours de route nez à nez avec des girafes et d'autres fois toute ma science de

chasseur de brousse ne parvenait pas à me faire approcher à une distance raisonnable pour pouvoir tirer. La base du cou et le défaut de l'épaule sont les places vulnérables de ce bel animal. Une girafe étendue par terre est la plus belle pièce de gibier qui soit. Sa chair est très bonne. Les vieux mâles ne sont pas à attaquer avec les dents et ils répandent en outre une très forte odeur (sui generis).

### J

Les sangliers, les cochons sauvages et phacochères existent dans tout le Congo et en grandes quantités. Ces derniers sont particulièrement bien armés, ils sont pourvus d'une forte crinière et d'un fort toupet. Les sangliers noirs ressemblent, à s'y méprendre à leurs congénères des Ardennes.

Les sangliers roux ou cochons sauvages sont moins nombreux.

Je ne crois pas plus aux dangers que présente cette chasse en Afrique qu'en Ardennes. Il faut tirer sur un sanglier comme si on tirait sur un cochon domestique. Le tout est de tirer avec la cartouche convenable et de ne pas suivre la bête blessée dans les genêts, par exemple.

La chair du sanglier est exquise.

### K

Le lièvre et le lapin se trouvent dans beaucoup de territoires du Congo; ils ne sont pas sensiblement différents de ceux d'Europe.

J'ai tiré à Redjaf deux renards charbonniers, un lynx et un chacal.

Les singes de toutes variétés existent partout: un concert nocturne de chimpanzés, pendant la période du rut, défie, comme vacarme infernal, toute description. Le gorille n'est pas rare dans la forêt de l'Aruwimi et du Mayonchi.

Les indigènes content des histoires invraisemblables de rapt d'enfants, pendant la danse des femmes, et de viols commis par ces singes. Les natifs prétendent unanimement que les chimpanzés, les gorilles ne sont pas des singes mais bien une branche de l'humanité; Darwin n'a cependant pas passé par là!?

La perdrix grise et la caille sont très communes, la pintade se rencontre partout. Dans le bas Congo, j'ai tiré la

batarvelle ou perdrix rouge. Je n'en ai plus trouvé en amont du confluent du Kassai et du Congo.

La bécassine, le pluvier, les oies, les canards peuplent tous les marais, les cours d'eau et les étangs. Les chevaliers (grands et petits), le vanneau, les sarcelles sont très abondants.



Tous ces gibiers ont les mêmes mœurs qu'en Belgique et leur chair est très délicate. Un fusil de chasse de cent francs, très rustique, à deux coups, calibre 12, rend d'inappréciables services au Congo.

Les outardes petites, moyennes et grandes sont très répandues.

## L

Un dernier mot concernant les crocodiles. Il y en a partout, tous les cours d'eau, lagunes, mares et étangs en sont infestés. Eviter donc de se baigner dans les rivières.

Nous avons tous entendu dire que les balles ricochaient sur les écailles de ce farouche lézard. Heureux temps où il était permis de dire et de croire cela.

Sur le Haut-Nil, les crocodiles sont particulièrement énormes. J'en ai tiré un d'une seule balle à la tête, pesant 580 kilogs, il était long de 5.45 m. Il en existe de plus grands, paraît-il.

C'est sur les bancs de sable qu'on a le plus de chance de tirer ces sauriens. Ils dorment la gueule ouverte et on peut s'en approcher assez facilement. Il faut continuer à tirer sur un crocodile tant qu'il ne remue plus. Pour ne pas avoir observé cette loi, j'ai perdu beaucoup de ces animaux. Un reste de vie leur fait faire un dernier mouvement et ils coulent à fond dans le lit du cours d'eau.

A Kezo, nous avons été témoin du spectacle suivant. Un soldat bassoko s'était jeté dans le Nil pour saisir un poisson mort entraîné par le courant. A peine le soldat eut-il saisi le poisson, il fut happé par un crocodile par le travers du corps. Ces camarades coururent au secours de l'infortuné soldat, il fut saisi par la main. Les soldats tiraient de leur côté pendant que le crocodile essayait d'entraîner sa victime à fond. Bref, le crocodile lâcha prise. Le soldat était horriblement blessé, mais n'avait pas lâché son poisson. Plusieurs mois de traitement guérèrent l'homme.

## M

La chasse n'est possible et ne rapporte quelque chose, qu'à la saison sèche c'est-à-dire du 1<sup>er</sup> décembre au 1<sup>er</sup> juin ou du 15 mai au 1<sup>er</sup> novembre selon que l'on se trouve au Nord ou au sud de l'Equateur. Il est beaucoup de régions où la saison sèche est relativement longue, à l'Enclave de Lado, par exemple ; les petits cours d'eau, mares, torrents, étangs, sont à sec. Tout le gibier grand et petit se rabat vers les grandes rivières où l'eau n'est jamais tarie et séjourne forcément dans les environs. Les abreuvoirs apparaissent aux chasseurs comme la terre promise. Tous les animaux du continent africain se trouvent là rassemblés. Les fauves et parfois les chasseurs font une hécatombe de gibier de toutes espèces. Il devrait exister dans la nature et pour ces pays exceptionnels une période dite « trêve de la soif », où la préoccupation de trouver de l'eau serait exclue.

Un Congrès à Londres s'est mêlé de fixer notamment les dates d'ouverture et de fermeture de la chasse dans l'Afrique centrale. Cela équivaut à interdire en fait la chasse à l'Uélé et dans l'Enclave de Lado. En effet, la chasse est ouverte de mai à octobre, c'est-à-dire en pleine saison des pluies, donc des grandes herbes, époque où la chasse est

*matériellement impossible*. De plus, les savants plénipotentiaires de Londres ont permis la chasse pendant la période *de gestation des animaux*, notamment de toutes les antilopes et celle des couvées d'oiseaux.

D'autre part de décembre à mai, alors que la chasse est relativement facile, que les mères sont suivies de grands faons, la chasse est interdite, si ce n'est aux lions et aux léopards. On n'est pas plus pince-sans rire ou facétieux.

Fatalement, la décision du Congrès aura pour conséquence immédiate d'en faire violer toutes les prescriptions.

La plupart des membres de ce Congrès ne se sont pas préoccupés de la différence saisonnière, au Nord et au Sud de l'Equateur. Toute la question gisait là et pour l'avoir ignoré on a élaboré une loi générale, que chacun des gouvernements représentés au dit Congrès devra violer. On appelle cela apporter des tempéraments aux lois.

Il y avait cependant quelque chose à faire de très important dans le domaine de la chasse en Afrique.

J'ai parlé de chiens incidemment dans le cours de ce récit.

Les chiens sont indispensables en Afrique. J'ai eu des braques du pays, des chiens courants de meute, des terriers anglais et si mon tableau est copieusement fourni, je le dois à mes précieux auxiliaires. Sans chiens, on perd la moitié des petites pièces tirées et un certain nombre de grandes antilopes.

Feu le brave lieutenant Lahaze avait une meute composée de batards de foxs-terriers, de chiens de berger et de chiens indigènes parfaitement dressés. Je lui fis cadeau d'un terrier anglais lequel, croisé avec une chienne à sangliers du chenil d'Arville, a peuplé l'Uélé d'excellents chiens courants.

Il est des européens qui passent 3, 6 et 9 ans au Congo et qui viennent vous affirmer avec un sérieux imperturbable qu'il n'y a pas de gibier au Congo. Ces braves gens sont de bonne foi et en effet ils n'ont pas vu de gibier, étant toujours bien assis à l'ombre d'excellentes maisons, se promenant dans les allées des postes entre 6 et 7 heures du matin et entre 5 et 6 heures du soir.

Au Congo, comme partout ailleurs, il faut chercher le gibier, se donner beaucoup de peine pour obtenir de très petits résultats relatifs.

J'écris pour les chasseurs et non pour les profanes et au risque de soulever l'ironie des 99/100<sup>es</sup> des Africains, je dirai

que jamais je n'ai rencontré un nègre qui fut digne d'être appelé « chasseur ». J'ai vu d'excellents tireurs nègres au posé, des noirs braves devant le danger, mais un chasseur, là, un seul, jamais.

Je ne suis ni un chasseur d'éléphants, ni de fauves, mais un simple chasseur tout court. Chaque fois que j'en avais le loisir, je chassais ; mes fonctions m'ont fait parcourir d'immenses espaces. Tous les jours, au matin, longtemps avant l'aurore, ma colonne de porteurs et de soldats était en route en observant le silence le plus absolu, c'est pendant ces marches et à l'occasion de ces marches que j'ai tiré le plus de pièces.

Au campement, une reconnaissance de 10 lieues aux alentours suffisait pour être fixé quant à l'abondance de gibier.

Entre 5 et 6 heures du soir combien d'antilopes sont tombées sous mon rifle !

Un mot du costume ; complet en toile bleue solide, grand chapeau de feutre doublé d'un chapeau en paille fine. Bottines de chasse ordinaires, fortes mais aussi légères que possible, guêtres en cuir fauve, linge de corps en soie ou flanelle fine selon la sensibilité de l'épiderme. Eviter et soigner les plus petites blessures ou déchirures. Il va sans dire qu'un bain entier est de rigueur après toute chasse.

J'ai dit tantôt que j'étais un chasseur tout court et depuis que je m'en souviens, quand j'ai eu l'âge légal, j'ai chassé avec permis de chasse ; avant cet âge, ma foi, devinez !

On naît chasseur, le milieu ambiant ne fait que développer cette passion ou l'endormir selon le cas.

Mon intention n'a pas été d'écrire un cours cynégétique, mais de consigner de simples observations. Ma méthode a d'énormes lacunes sans doute et sera rejetée par beaucoup de chasseurs. Ce sont mes avis que j'ai émis et non ceux d'autres.

Ainsi, rien n'égale à mon sens la chasse au marais avec un excellent chien et lorsqu'il y a de beaux passages de bécassines.

Pour finir, je préfère tirer une bécasse qu'un beau cerf ou un gros sanglier.

*Ferme de Wahenges, 1904.*

(Signé) HANOLET.